

REVUE DE PRESSE

**CELLE QUE VOUS CROYEZ**

Cie Gazon-Nève

D'après le roman de Camille Laurens

# **PRESSE**

**Celle que vous croyez ou la revanche de la femme invisible**

**LA LIBRE 16/01/2020 Marie Baudet**

**Je ne ferai plus la femme qui minaude**

**L'ECHO 18/01/2020 Aliénor Debrocq**

**Celle que vous croyez Camille Laurens / Jessica Gazon : Ou  
c'est ce que j'écris qui m'apprend à vivre !**

**Toute la Culture 20/01/2020 Sylvia Botella**

**Celle que vous croyez, un magnifique jeu de miroirs au Rideau  
de Bruxelles**

**Le Suricate Magazine 03/02/2020 Elisa De Angelis**

**Je désire donc je suis**

**Alternatives théâtrales 18/02/2020 Bernard Debroux**

# “Celle que vous croyez” ou la revanche de la femme invisible



Valérie Bauchau, ici en Claire, le visage quasiment nu, offert, balayé par les émotions contenues ou lâchées, entre blagues un peu potaches et bord des larmes.

*“Ces résistantes, ces kamikazes du désir affrontent une réalité bien trop violente pour en sortir indemnes. La chute est terrible, l’humiliation totale, la folie proche. C’est implacable de cruauté et de vérité.”*

Jessica Gazon

Metteuse en scène, à propos de l’ambivalence des personnages féminins du roman (et dans la vie) quant au désir qu’elles suscitent et éprouvent.

*“Je suis très sensible au fait que ce soient des femmes qui s’emparent de ce texte et l’incarnent avec une telle puissance de conviction.”*

Camille Laurens

Autrice, à propos de l’adaptation, qui “respecte les moindres nuances [du roman], tout en créant une forme dramatique particulière”.

**Scènes** Jessica Gazon adapte le roman à tiroirs de Camille Laurens, avec une Valérie Bauchau magistralement plurielle.

Critique Marie Baudet

**G**igogne, le roman de l’autrice française Camille Laurens (Gallimard, 2016), récemment porté à l’écran par Safy Nebbou, avec Juliette Binoche, revient au premier plan avec la transposition scénique que signe la C<sup>e</sup> Gazon-Nève, éclosé mardi soir au Rideau de Bruxelles.

Gigogne, le spectacle l’est également, voire davantage. *Celle que vous croyez* s’ouvre sur un jeu de répétition en boucle, une mise en abyme accentuant à dessein le feuilletage du récit, entre vie réelle et vie rêvée, entre lucidité et folie, entre invisibilité subie et affirmation de soi. Sur le plateau dans les premiers temps du spectacle, Jessica Gazon tient son propre rôle, observe, coupe ou relance le fil du récit. Ainsi la metteuse en scène tout à la fois affirme et questionne l’acte même de la mise en théâtre – et l’engagement des acteurs, ses complices Valérie Bauchau, Quentin Marteau, Gaétan D’Agostino, Benjamin Ramon.

## Le désir aboli et réinventé

À l’hôpital, au fil des séances avec son psychiatre, une femme revient sur les événements qui l’y ont menée. Claire, 48 ans, enseignante en fac de lettres et écrivaine, est tombée amoureuse de Chris, photographe de 36 ans. Son obsession, née à distance, sera cultivée de même. Puisqu’il semble qu’à la cinquantaine une femme devienne transparente, absente du regard et du désir d’autrui, Claire s’invente un profil, sous un patronyme d’emprunt. La voici brunette de 24 ans, entamant un dialogue dont les répliques, en ligne, vont peu à peu composer une histoire. Et l’enchaînement de mensonges la pièger elle-même. Nous voilà embarqués à ses côtés dans ce jeu qui, dit-elle, cessera bientôt d’en être un.

“Pour les gens qui comme moi ne tolèrent pas l’absence, *Internet c’est à la fois le naufrage et le radeau*”, glisse à son médecin Claire Millecarn (miroir sans tain du prénom de l’autrice) au gré du récit du personnage qu’elle s’est créé.

## Matière vivante, féminin pluriel

Nourrie pour ses créations successives de parcelles d’auto-fiction (*L’Homme du câble*, *Toutes nos mères sont dépressives*, *Terrain vague*, *Vous n’avez pas tout dit*, *Les Petits Humains...*), la C<sup>e</sup> Gazon-Nève trouve dans le roman de Camille Laurens une matière vibrante, un féminin pluriel, une complexité que l’adaptation fait sienne, accentuée même, dans l’agencement des angles, l’entremêlement des langages, du théâtre en train de se faire au film ou au documentaire, en passant par les projections de textos ou autres échanges sur Facebook.

L’histoire de Claire/Camille, avec ses variations, ses impasses, ses interlocuteurs, ses duplications et prolongations fantasmées, dit “jusqu’où on est prêt à se perdre pour exister aux yeux des autres”, ainsi que le souligne Valérie Bauchau, interprète magistrale au cœur de ce passionnant kaléidoscope. Où les détails relatés au début prennent chair, où l’humour sert de soupape à l’humiliation, où s’esquissent les références aux discours invisibilisant les femmes, où l’une d’elles – fictive ou réelle, de son temps en tout cas – prend sa revanche, au risque de la folie, au feu de la clairvoyance. “*Au lieu de défier cette injustice, je m’y suis pliée plus que n’importe qui.*”

→ Bruxelles, Rideau, jusqu’au 1<sup>er</sup> février; à 20h30 (jeudi à 19h30). Durée: 2h30 env. Rencontre à l’issue du spectacle le jeudi 23/1, avec Jessica Gazon et Veronika Mabardi. Infos, rés.: 02.737.16.01 – [www.rideaudebruxelles.be](http://www.rideaudebruxelles.be)

# Théâtre

## «Je ne ferai plus la femme qui minaude»

Dans «Celle que vous croyez», au Rideau de Bruxelles jusqu'au 1<sup>er</sup> février, Valérie Bauchau questionne le désir des femmes (mûres) face au mur d'invisibilité que leur opposent les hommes. Rencontre sans peur et sans détours avec la comédienne.

ALIÉNOR DEBROCC

**J**e suis une femme, pas une apparition: c'est tout le contraire! Ainsi parlait Valérie Bauchau en Madame Tabard dans «Le roman d'Antoine Doinel» mis en scène par Antoine Laubin, au Vario, en début de saison. Après «Occident» (Rémi De Vos et Frédéric Dussenne, 2012) et «Sylvia» (Fabrice Murgia, 2019), la comédienne poursuit sa quête d'un théâtre «qui fait débat» et donne la parole aux femmes comme «êtres de désir qui s'assument», pas juste des mères ou des putains – la majorité des rôles de répertoire, selon elle. «Le théâtre classique a été écrit comme ça: la femme est sainte ou pute, mère ou salope, et pour le reste, c'est 80% de rôles masculins. Il y a des choses que je ne ferai plus, comme la femme qui minaude – de toute façon on ne me le proposera plus!» (Rires)

Sa rencontre avec la langue de l'écrivaine Camille Laurens remonte à un précédent projet, également monté avec Jessica Gazon («Vous n'avez pas tout dit», 2013): «Les choses n'arrivent pas par hasard. Quand j'ai lu «Celle que vous croyez», j'ai dit: «C'est moi, je veux jouer ça! L'écriture de Camille Laurens c'est un kaléidoscope, un labyrinthe, une architecture très construite pour permettre de voir une vérité sous plusieurs prismes différents. C'est avant tout son propos sur la femme, le désir et la sexu-

alité qui m'a touchée: toutes les merdes incroyables dans lesquelles on se fout parce qu'on ne veut pas mourir, qu'on veut pouvoir encore éprouver du désir à 50 ans, ne pas se laisser mettre au home! Chirurgie, faux profils, on fait tout pour éprouver sa séduction, alors qu'il faudrait peut-être accepter avec joie de passer à autre chose, mais pas en devenant invisible comme les hommes le voudraient.»

Monter ce spectacle s'est rapidement avéré être un parcours du combattant, le directeur des Tanneurs de l'époque s'interposant pour obtenir les droits sur le livre, allant jusqu'à discréditer la metteuse en scène et la comédienne auprès de l'autrice! «David Strosberg voulait bloquer les droits. Ça a été le début de ma colère. Au nom de quoi s'autorisait-il à capturer un projet? Je trouvais ça dégueulasse de kidnapper l'envie des gens par sa position.

C'est de l'abus de pouvoir. J'étais à Avignon, j'en ai parlé autour de moi, j'ai entendu plein d'autres choses sur lui, ça a été le début de l'affaire Strosberg. Le moment de dire «ça suffit!» Je ne sais pas si dix ans plus tôt je l'aurais fait. Aujourd'hui je n'ai plus peur. Je ne vais plus devoir coucher, je ne suis plus sur le marché!» (Rires)

### Refuser l'invisibilité

Car l'invisibilité touche aussi les comédiennes, peut-être plus durement que les autres femmes. Les nouvelles recrues, le rapport au physique, au miroir, au corps qui vieillit, et les tentations chirurgicales qui vont avec: «Il faut rester centrée et accepter tout ça. Pour certains projets, heureusement, il faut des femmes mûres, et rares sont celles qui ont tenu – on n'est pas nombreuses. Moi ma force elle est là. Il y a une série d'obstacles à franchir, et le regard des hommes n'est pas évident. Tant que les vieux

«Ça faisait 30 ans que je n'avais pas lâché mes cheveux et, là, je m'en fous!»

VALÉRIE BAUCHAU,  
COMÉDIENNE

slips seront au pouvoir, certaines choses resteront impossibles.»

Avec Le Rideau comme producteur, le spectacle a pu se déployer en 2h30 pour garder la langue et la richesse du texte, ne pas devoir couper ses réflexions féministes et lucides. «Michaël De-launoy est très attentif à la parité, très à l'écoute. Peu de directeurs de théâtre étaient prêts à nous suivre sur un projet long comme celui-là, qui plus est une histoire de femmes!

On nous disait de nous limiter à la première partie, d'en faire un monologue. Ça fait du bien de voir que les choses bougent. Jessica Gazon savait où elle allait, elle avait une vue d'ensemble précise de la dramaturgie. Travailler avec une femme comme elle, c'est un cadeau: c'est une grande metteuse en scène, qui crée des équipes et progresse dans une ambiance bienveillante, sans une ombre de tension.

On cherche tous ensemble. On en fait des nuits blanches, on sent qu'on est vivants! Ça faisait 30 ans que je n'avais pas lâché mes cheveux et là, je m'en fous!»

Valérie Bauchau, comme Juliette Binoche avant elle, va se créer un faux profil de jeune femme pour séduire un homme plus jeune. ©

ALICE PIEMME / AML

### LA CRITIQUE JOUISSIVE SUPERCHERIE

#### «Celle que vous croyez»

D'après le roman de Camille Laurens, dans une mise en scène de Jessica Gazon. Avec Valérie Bauchau, Gaëtan D'Agostino,...



Agacée par le désintérêt des hommes, Claire, 48 ans, crée de toutes pièces le faux profil Facebook d'une femme deux fois plus jeune pour entamer une relation virtuelle avec un homme de 36 ans. En parallèle, Camille Laurens, l'autrice de cette histoire, confie à son éditeur son propre vécu, lui montrant que la réalité dépasse de loin la fiction et qu'une femme n'est jamais «celle que vous croyez»... C'est dans cette trame narrative riche et puissante, qui multiplie les strates de réalité, que Jessica Nève et son équipe sont venues se glisser, un an après l'adaptation cinématographique du roman éponyme de Camille Laurens (Gallimard, 2016) par Safy Nebbou, avec Juliette Binoche et Nicole Garcia. Confondre le vrai et le faux est précisément l'un des axes de travail de la compagnie Gazon Nève, créée en 2008, qui compte six spectacles basés sur l'autofiction et l'écriture de plateau. Une ligne créatrice qui questionne le théâtre et les limites de la représentation. Avec cette toute nouvelle proposition, Jessica Gazon confirme son grand talent de dramaturge, enchâssant les récits et les dispositifs scéniques, conviant la mise en abyme théâtrale pour ouvrir le bal, le cinéma pour montrer la fiction dans la fiction. «L'amour, c'est vivre dans l'imagination de quelqu'un» disait Antonioni: hanté par le désir – des femmes comme des hommes –, voilà un grand spectacle sur l'amour, le narcissisme, la violence sociale à l'entrecroisement des femmes et la liberté de parole et de création comme seule voie possible vers le salut.

A. D.

Jusqu'au 1/2:  
www.rideaudebruxelles.be



L'Echo 18/01/2020, pages 50 & 51

Tous droits réservés. Réutilisation et reproduction uniquement avec l'autorisation de l'éditeur de L'Echo



## THÉÂTRE

Celle que vous croyez Camille Laurens / Jessica Gazon : Ou c'est ce que j'écris qui m'apprend à vivre !  
20 JANVIER 2020 | PAR SYLVIA BOTELLA



Retours sur l'incroyable adaptation théâtrale de l'autofiction « Celle que vous croyez » de Camille Laurens par Jessica Gazon. Parce que la vie est triviale. Et qu'il ne reste précisément que l'écriture pour nous faire regarder la vie autrement. Et nous convaincre de continuer d'avancer.

Tout doucement, « Celle que vous croyez » commence par un travail à table : l'actrice Valérie Bauchau met son texte en bouche, la metteuse en scène Jessica Gazon donne des consignes, les techniciens s'affairent, les problèmes de son et de vidéo s'accumulent, etc. La première scène prouve par la mise en abîme – le théâtre est dans le théâtre – la puissance créatrice du théâtre quand il est dans de bonnes mains. Puis, très vite, la pièce de théâtre bascule dans une sorte de extra non-lieu où tout coexiste : Facebook, Google, la (auto)fiction, la tyrannie du réel, le désir, l'autrice, l'avatar/héroïne, la femme de 50 ans. La force de l'œuvre de Camille Laurens adaptée au théâtre de manière complexe et terriblement saisissante par Jessica Gazon naît du fracas de ces éléments « contraires ? » où les barrières du réel n'ont plus cours. À moins que ce ne soit celles de la fiction ? Ou bien les deux ?! Jessica Gazon y trouve un passage secret qui mène à un (méta)théâtre où les spectateurs sont souvent assis dans la lumière, les yeux grands ouverts face à l'histoire de Claire Millecam qui vient et celle de Camille qui revient. Millecam est l'inversion autofictionnelle de Camille (Laurens).

Ici, tout s'inverse. Facebook est du côté de la vie (le désir naît entre la jeune femme brune Claire Antunes, 24 ans – avatar de Claire Millecam – et Chris, le photographe trentenaire encore teen), tandis que le réel est du côté de la mort (pour la cinquantenaire, c'est : va mourir ! Et va pourrir en miettes dans la dépression !). Peu d'œuvres ont le courage de questionner ainsi les spectateurs, les femmes autant que les hommes. Et les faire basculer dans l'exploration des bas-fonds de leurs lâchetés et les murmures honteux de la société qui deviennent destructeurs : « les femmes vieillissent, les hommes mûrissent » ; « marche à l'ombre et va mourir ».

Il ne faudrait cependant pas croire que « Celle que vous croyez » est une pièce de théâtre souffreteuse et pleine d'emphase. Non ! C'est même le contraire. Si l'histoire est tragique, banalement tragique et ravageuse – la femme de 50 ans devient ce corps en trop ! -, elle n'est jamais sinistre. Rien n'est plus contagieux que les phrases de Claire Millecam. Elles sont de belles claques qui n'autorisent aucun échappatoire. Le geste de Jessica Gazon qui se construit à vue sur le plateau, ne surplombe jamais les spectateurs. À l'instar de Camille Laurens, Jessica Gazon n'est pas une donneuse de leçons, elle préfère définitivement l'inquiétude à l'oubli.

Il faut évoquer aussi le jeu solaire, inflammable, vif et piquant de Valérie Bauchau (Claire Millecam / Camille). Et son corps si nécessaire à la métamorphose, qui rajeunit, qui vieillit, qui re-rajeunit et qui re-vieillit, et qui est constamment rendu à sa vérité nue sur le plateau de théâtre comme dans la fascinante image/cinéma (Gaëtan d'Agostino) ! #smiley #serrelesdents #vapiano C'est probablement ainsi qu'il faut comprendre la scène où Claire Millecam danse sur la musique techno/mauvaise descente : « à force d'être cogné à coups de mots », son corps est devenu sans organes. Et c'est certainement de Valérie Bauchau – EXTRAordinaire ! – et aussi de Gaëtan d'Agostino, Quentin Marteau et Benjamin Ramon (magnifiquement justes) que naît la beauté captivante, lancinante et lucide de « Celle que vous croyez » : parce que la vie est parfois dépourvue de sens – elle peut nous étourdir. Et qu'il ne reste précisément que l'écriture pour nous faire regarder les chocs autrement que du côté du réalisme et de la psychologie. Et nous convaincre d'avancer. #tunemedonneraspashontedevivre

Check :

« Celle que vous croyez » / Camille Laurens / Jessica Gazon du 14/01 au 1/02 au Rideau de Bruxelles ; le 6/02 au Centre Culturel de Verviers.

Visuel : Crédit photo : Alice Piemme / AML



## Celle que vous croyez, un magnifique jeu de miroirs au Rideau de Bruxelles

03 FEVRIER 2020 | PAR ELISA DE ANGELIS

LE SURICATE MAGAZINE



Crédit photo : Alice Piemme

Pendant que le public prend place, une situation ambiguë s'installe sur scène : exactement à mi-chemin entre réalité et fiction, des artistes sont en train de créer un spectacle tiré d'un roman. Est-ce bien le début de la pièce ? Il y a un problème technique, il semblerait. Est-ce que le spectacle a déjà commencé ? La voix de Valérie Bauchau se fait de plus en plus claire et dans la salle on comprend qu'il est temps d'écouter. Plus tard on comprendra qu'on assiste à une séance de l'atelier de théâtre d'un centre de santé mentale. Beaucoup plus tard, on trouvera que cette mise en abyme d'entrée du spectacle est absolument astucieuse.

Exactement comme si nous avions été invités à observer une étape du processus de création, nous voyons les comédiens, guidés par la metteuse en scène, s'approprier leurs personnages et construire les scènes, l'une après l'autre. Et voilà que Claire et Marc prennent vie dans ce jeu de miroir qui fait glisser la réalité dans la fiction. Une femme et un homme, une patiente et son psy.

Marc : Je voudrais comprendre

Claire : Mais qu'est-ce que tu veux comprendre au juste ?

Marc : Ce qui t'a poussé à vouloir mourir ? ou à te tuer ?

Claire : Voilà une belle réponse. Tu marques un point. (Silence). Comment vous appelez-vous ?

Marc : Marc.

Claire : Marc. Marc. Moi c'est Claire. Mais vous le savez... Vous me plaisez, Marc, et je suis d'accord avec vous : en chacun de nous, il n'y a que deux personnes intéressantes, celle qui veut tuer et celle qui veut mourir. Quand on les a identifiées toutes les deux, on peut dire qu'on connaît quelqu'un.

Marc : (sourit et cherche la connivence) Bon et comment en arrive-t-on là ?

Claire : On ? Vous êtes gentil de vous inclure dans ce désastre. Par on, vous voulez dire nous ? Nous tous ? On, l'institution. On, les spécialistes. On, la société. Où a-t-on merdé ? C'est ça votre question ?

Marc : (sourire) Qu'est-ce que vous faisiez comme travail ?

Claire : Enseignante. En saignant aussi, quelquefois.

Claire a presque cinquante ans et crée un faux profil Facebook avec la photo d'une jeune fille brune et jolie pour séduire un jeune homme et se retrouve, quelque part, victime de son propre jeu. Elle est un personnage du roman de Camille Laurens – dans la réalité et dans le spectacle. Les deux femmes, comme les deux côtés d'une même pièce, sont incarnées par une incroyable Valérie Bauchau. Comme une mise en scène d'une femme et de son personnage, cette pièce nous surprend et nous interroge à coup de mises en abyme et d'auto-fiction, avec l'utilisation de la vidéo (très bien réalisée, un spectacle à part entière) et de l'écran.

La relation à la féminité et à la représentation que l'on donne de soi-même, au désir, à l'abandon, sont au centre de ce récit intrigant et envoûtant. Le point de vue d'une femme de cinquante ans sur la question de la passion de la chair est d'un intérêt extrême dans une société où, malgré tous les pas en avant, on continue de stigmatiser la sexualité féminine et de voir la femme comme un objet sexuel, plutôt qu'un sujet sexuel. Jusqu'où on irait pour plaire aux autres ? Pour être vu, et surtout bien vu ?

Chapeau aux comédiens et à l'équipe tout entière pour ce travail dramaturgiquement et techniquement impeccable. On sort de la salle au bout de deux heures et demie avec l'impression d'avoir tout bien suivi, malgré l'intrigue complexe et le déroulement pas linéaire, mais on a aussi la sensation de ne plus reconnaître ce qui, dans cette histoire, était vrai et était faux. Exactement comme une mise en scène du quotidien ou notre personnage que l'on crée sur les réseaux sociaux, et en général dans le virtuel, on perd le contact avec la réalité et on se laisse importer dans les différentes versions de l'histoire.

Qu'elles soient vraies ou fausses, ce n'est plus important.

Celle que vous croyez est un spectacle imposant et dense, riche, énorme. C'est une extraordinaire acrobatie, absolument bien réussie, qui nous amène dans un délire intime d'une femme qui pourrait être, ni plus ni moins, une histoire de folie ordinaire.

## Je désire donc je suis

18 FEVRIER 2020 | PAR BERNARD DEBROUX  
ALTERNATIVES THÉÂTRALES

# Alternatives théâtrales



Crédit photo : Alice Piemme

Le virtuel a profondément changé notre rapport au monde . Pour le pire et le meilleur. Les fake news ont précipité le brexit anglais et assuré l'élection de Donald Trump. Les réseaux sociaux ont aussi permis comme une traînée de poudre l'émergence et la belle solidarité des printemps arabes.

Dans le domaine de l'intime, on peut se dire je t'aime d'un bout à l'autre de la planète comme on peut poster sur internet des images pornographiques qui détruisent une vie et poussent au suicide.

La question du vrai et du faux qui hante depuis la nuit des temps la conscience des femmes et des hommes en philosophie, en politique comme dans les rapports familiaux et amoureux est aussi au coeur de la création artistique. Je suis en mensonge qui dit toujours la vérité comme l'écrivait Cocteau.

La compagnie Gazon Nève s'est emparé du livre écrit par Camille Laurens (Celle que vous croyez ,Gallimard 2016) pour réaliser un magnifique spectacle qui nous entraîne dans les méandres du désir et de la passion amoureuse. Il y avait matière à théâtre dans ce récit qui mêle fiction et réalité et qui explore toutes les facettes des sentiments (ou l'absence de sentiments) que peuvent ressentir un couple happé par la tentative de créer du lien sans qu'une rencontre n'aboutisse. Peine perdue, puisque l'une et l'autre n'auront qu'une envie : passer du virtuel au réel.

Matière à théâtre puisqu'ici le sujet permet le dédoublement des personnages dans une mise en abîme fascinante.

Dès le départ on est mis en présence du théâtre dans le théâtre : avant que les lumières ne s'éteignent, metteuse en scène, actrices, acteurs et techniciens nous font participer à une répétition où chacun s'affaire à mettre en place la représentation dans laquelle nous sommes progressivement entraînés pour se retrouver très vite dans le vif du sujet :

la création d'un lien virtuel entre une femme et un homme avec son cortège de découvertes, de déclarations, de fascination et de frustrations.

Il y avait déjà dans le beau livre de Camille Laurens des glissements d'un personnage dans un autre. L'auteure anime un atelier d'écriture dans un hôpital psychiatrique où elle rencontre une femme, Claire, au prénom prédestiné, car rien de moins clair chez cette femme qui se cache derrière un prénom d'emprunt pour trouver un partenaire amoureux par le biais des réseaux sociaux. Divorcée, intellectuelle, enseignante, sortant d'une relation amoureuse insatisfaisante, elle rêve de trouver un nouvel amour qui la raccrochera à la vie. Elle trouve son partenaire (Chris) et va entamer avec lui une longue relation virtuelle qui débouchera, suite à de nombreux subterfuges, à une vraie rencontre, car finalement, « il faut que le corps exulte ». Bien sûr « l'autre » sera un personnage lourd, séducteur, grossier, tout le contraire de l'élégante Claire au rêve fracassé.

La rencontre aura lieu par plans successifs : un très beau film réunira les personnages (le cinéma comme effet de réel) et un ingénieux dispositif scénique représentera deux univers

de chambre (design et de bon goût pour Claire, sordide et sans âme pour Chris). La confusion des sentiments sera représenté aussi par le mélange de ces deux espaces pour signer la fin de l'aventure quand la veulerie et la lâcheté de Chris laissera Claire anéantie.

On pourrait croire que cette tragédie contemporaine serait représentée dans un climat étouffant et pesant, il n'en n'est rien. L'humour est tout le temps présent au cœur de la représentation. Surtout, les personnages sont empreints d'humanité. Valérie Bauchau (Valérie/Claire/ Camille) est lumineuse de vérité. Nous savons depuis longtemps qu'il s'agit d'une grande actrice. ici elle est incandescente : nous sommes au plus près d'elle et l'accompagnons dans ses frémissements, son engagement, ses doutes et sa renaissance.

On est pas fier d'être un homme en face de Chris et sa conduite odieuse que Benjamin Ramon dans son interprétation coup de poing défend avec brio. La délicatesse du jeu de Quentin Marteau et Gaëtan d'Agostino, contrepoint de douceur et d'empathie complète avec justesse la palette des sentiments et de comportement que ce beau spectacle mis en scène par Jessica Gazon explore avec intensité. Une réussite exemplaire.

Bernard Debroux